

moyen quelconque d'arrosement. — Deuxième argument : “ Nous voyons que dès le 5e et 6e jour les plantes étaient déjà arrivées à un état de croissance, qui leur permettait d'être la nourriture des animaux. Si donc, dans un seul jour de 24 heures, elles avaient acquis le degré de croissance, par la Toute-Puissance du Créateur, quel besoin en vérité de nous avertir que pendant cet intervalle, il n'était pas tombé de pluie ? Quand même elle eût pu tomber, elle était certes bien impuissante à produire une si étonnante croissance. Les Hébreux eux-mêmes devaient le comprendre. Du reste, si Dieu opérait tout lui-même, à quoi bon la pluie ? De tout cela nous devons donc déduire que Dieu créa ou les semences ou les germes, mais que (d'après Moïse lui-même) il régla que les plantes croîtraient et porteraient leurs fruits par les moyens ordinaires ; et pour cela il fallait à coup sûr plus de 24 heures. ”

Au même temps, et sans s'être consultés, l'abbé Choyer arrivait à la même conclusion : “ Ainsi, dit-il, le fait de l'arrosement des plantes avant le soleil, fait nettement, clairement attesté par Moïse, traduit, à ne pouvoir s'y méprendre, la conviction où était cet historien que, sous la dénomination de jours, il fallait comprendre des périodes d'années quelque peu étendues. Sans cette interprétation rigoureuse le passage que nous venons d'indiquer serait, plus qu'une naïveté, ce serait une énigme, si ce n'est un non-sens. ” (1867).

Ce nouveau point de vue de l'exégèse biblique fit sensation dans le monde savant. Jusqu'alors on n'avait guère regardé les interprétations concordistes, que comme le cri de grâce d'un condamné, une preuve nouvelle que les découvertes scientifiques réduisaient aux abois la théologie catholique. On dut convenir que désormais il fallait compter avec ses preuves. Ainsi le savant M. Faye, alors directeur et président de l'Académie des sciences à Paris, un de ceux qui n'ont d'autre religion que la science, reconnut que, s'il en était ainsi, le récit cosmogonique de Moïse, ne différerait plus essentiellement de la géologie : puisque la substance de celle-ci est le développement lent et périodique de la terre. — Mais il en eût toujours de baisser pavillon. L'académicien souleva donc des difficultés de détails, nées surtout de la traduction du fameux passage. Il en voulait surtout à ce moyen provisoire d'arrosement. “ Ce serait réellement un miracle, disait-il : car s'il est vrai qu'il ne pouvait y avoir de pluie sans soleil au 3e jour, il est également vrai qu'il ne pouvait y avoir, naturellement parlant, de source sans pluie. ”

C'était là une difficulté bien légère. Elle tenait uniquement au mot fons, employé par la Vulgate, et *Pégé* par les Septante. Mais il y a dans l'original *Aïd* ou *Ed*. Or ce mot, de l'aveu de tous les critiques, signifie vapeur. Tou-

tes les anciennes versions, hormis les Septante et la Vulgate, ont traduit ce terme par nuée ou vapeur, ou brouillard dense qui s'exhale de la terre. Dans la Bible, pour rendre fontaine ou source, il y a un mot propre : c'est *hajn* ou *mahajan* ; mais *Ed* veut dire vapeur. — Ainsi donc, de ce chef, malgré la chicane de M. Faye, l'argument restait inébranlable.

Mais pour que nulle difficulté ne plane sur ce splendide argument, donnons la traduction, aussi exacte que possible, du texte sur lequel il s'appuie. Nous traduisons sur l'original. (Ch. II, v. 4, 5, 6, )

V. 4. Telles sont les générations des cieux et de la terre, dans leur création ; dans le jour, où Jéhovah-Dieu façonna terre et cieux.

V. 5. Mais la totalité des végétaux des champs, n'existait pas encore sur la terre ; et la totalité des herbes des champs n'avait pas encore germé : car Jéhovah-Dieu n'avait point envoyé de pluie sur la terre ; et il n'y avait point d'homme, pour travailler la glèbe.

V. 6. Mais une épaisse vapeur s'élevait de la terre, et arrosait toute la superficie de la glèbe.

Nous ne nous attarderons pas à justifier cette traduction. Nous affirmons seulement qu'elle est exacte, et, il nous semble, élimine du texte sacré toute obscurité. Remarquons seulement, qu'il ne faut pas unir les versets 4 et 5, de sorte que celui-ci soit une dépendance de celui-là, comme l'a fait la Vulgate ; on doit les isoler l'un de l'autre, et leur donner un sens complet et nettement tranché, comme on le voit dans l'original. Ce qui a déterminé la traduction de la Vulgate, c'est le sens que son auteur a donné à l'adverbe hébraïque *Terém*. Il l'a rendu par *ante quam* ou *prius quam*, avant que, ce qui dès lors nécessitait la dépendance du verset 5 du 4e. Mais une induction complète a été établie, parmi les critiques bibliques, que *Terém* signifie toujours *nondum*, pas encore. Pour avoir *ante quam*, avant que, ce même mot doit être précédé de la proposition *be*, dans : *be tërém*. De sorte que, le fameux critique hollandais a pu dire : “ Je tiens que *Terém* par soi et proprement signifie toujours *nondum*, pas encore ; et que pour qu'il signifie *prius quam*, avant que, il faut lui ajouter *Be*, et avoir *betërém*. ”

Ainsi donc Moïse revient sur le chapitre premier, comme pour écarter toute fausse interprétation. Tel est donc, dit-il, l'ordre général de la création : d'abord, création de la matière mondiale — générations des cieux et de la terre ; ensuite, formation distincte, de la terre d'abord, et après des cieux. La Vulgate intervertit, mais sans raison, l'ordre intentionnel de l'auteur sacré. Et ici, M. Faye peut voir que Moïse confirme un des points les plus intéressants de sa cosmogonie, remaniement de celle de Laplace : savoir que la terre, dans l'ordre de condensation et de